Le Lundi de Madame Cornet

Tous les premiers lundis du mois, Gisèle Cornet venait signaler la disparition de son mari.

L'accueil du commissariat d'Estaimpuis n'avait rien de remarquable. Des chaises en plastique vissées au sol, un distributeur de numéros hors service, et cette odeur tenace de café réchauffé qui imprégnait jusqu'aux murs. Les collègues l'appelaient « la dame du lundi ». Certains avec tendresse. D'autres avec cette impatience polie qu'on réserve aux personnes qu'on a cessé d'écouter.

Elle arrivait à neuf heures. Le même foulard noué sous le menton, bleu, à motifs floraux, dont elle refaisait le nœud sans cesse, tirant sur les pans, ajustant, recommençant. Ses doigts ne s'arrêtaient jamais. Ils cherchaient dans le tissu un souvenir qu'elle refusait de laisser partir.

Elle s'asseyait. Attendait son tour. Ne se plaignait jamais de l'attente. Son sac à main en cuir marron, dont la lanière avait été recousue plusieurs fois, restait serré contre elle, et elle fixait la porte du bureau d'accueil avec la patience de ceux qu'on a l'habitude de faire attendre.

Et quand on l'appelait, elle racontait son histoire. Son mari Maurice avait disparu. Il était sorti un matin et n'était jamais rentré. Elle l'avait attendu. Longtemps. Et puis elle était venue ici, parce que c'est ce qu'on fait quand on reste sans nouvelles.

Le problème, c'est que Maurice Cornet était mort depuis deux ans. Arrêt cardiaque, dans son lit. Le certificat de décès était au dossier. Le médecin traitant l'avait signé. Les pompes funèbres s'étaient occupées du reste.

Madame Cornet le savait. Elle était présente à l'enterrement. Elle avait porté le deuil pendant un an, reçu les condoléances, remercié les voisins, rangé le costume du dimanche de Maurice dans un sac poubelle qu'elle n'avait jamais jeté.

Et pourtant, chaque premier lundi du mois, elle venait.

L'inspecteur Hocquet, celui qui la recevait d'habitude, avait fini par traiter la chose avec une routine résignée. Il prenait la déposition, remplissait le formulaire, posait les questions réglementaires. Taille du disparu ? Un mètre septante-deux. Yeux ? Bruns. Signe particulier ? Une cicatrice au menton, un accident de vélo dans sa jeunesse.

Les réponses variaient parfois. Un mois, Maurice portait une veste brune en cuir quand il était parti. Le mois suivant, il avait parlé du Brésil la veille de sa disparition. Un autre mois encore, il était allé rendre visite à un ami du nom de Laurent, rue des Tanneurs.

Hocquet notait tout, classait le PV, et passait au suivant.

Les anciens PV dormaient dans le dossier. Personne ne les rouvrait.

✦

Pauline Cuvelier prit ses fonctions au commissariat d'Estaimpuis un jeudi de septembre.

La trentaine. Cheveux courts, mâchoire volontaire. Un regard qui ne lâchait rien. Elle avait passé le concours plusieurs fois avant d'être acceptée. On lui avait dit « peut-être l'année

prochaine », on avait pris un autre candidat, mieux connecté, plus conforme à l'idée qu'on se faisait d'un policier.

Elle savait ce que c'était que de parler dans le vide.

Son premier lundi de service, Hocquet lui confia Madame Cornet.

— La dame du lundi, dit-il en posant le dossier sur son bureau. Tu verras, c'est toujours pareil. Son mari est mort, elle vient le signaler disparu. Tu remplis le PV, tu la raccompagnes gentiment, et tu classes.

— Pourquoi elle fait ça ?

— La solitude. L'âge. Le chagrin. Choisis.

— Et personne ne l'a orientée vers un médecin ? Une assistante sociale ?

Hocquet haussa les épaules avec la lassitude d'un homme qui a cessé de se poser des questions.

— On a essayé. Elle refuse. Elle dit qu'elle veut juste qu'on retrouve son mari. Ça dure depuis un an et demi.

— Un an et demi ?

— Dix-huit PV. Tous identiques. Ou presque.

Ce « presque » resta en suspens. Hocquet ne le remarqua pas. Il était déjà retourné à son écran.

Pauline prit le dossier. Le feuilleta. Dix-huit PV, un par mois. Même formulaire. L'écriture de Hocquet, de plus en plus expéditive au fil des mois. Les premiers étaient détaillés, les derniers tenaient en trois lignes.

Elle lut le premier. Puis le deuxième.

Et elle s'arrêta.

Une dissonance, infime, entre les détails qui changeaient d'un PV à l'autre. Des détails que Hocquet avait pris pour de la confusion sénile.

Des détails qui ressemblaient à autre chose.

✦

Gisèle Cornet entra à neuf heures. Foulard bleu, manteau gris, sac à main serré contre elle. Elle passa la porte avec cette dignité lente des personnes âgées qui refusent de montrer que leurs jambes les trahissent. Ses mocassins noirs, cirés avec soin, claquèrent sur le linoléum.

Elle s'assit sur la chaise en plastique, attendit son tour. Ses doigts, noueux, tachés par l'âge, manipulaient le tissu du foulard.

Pauline l'observa avant de l'appeler. La façon dont elle se tenait droite malgré le poids des années. Ses yeux, bruns, qui balayaient la pièce avec une attention discrète. Le regard de quelqu'un qui évalue, qui attend le bon moment.

— Madame Cornet ? Bonjour. Je suis l'inspectrice Cuvelier. Je vous écoute.

Gisèle la regarda. Longuement. Avec cette acuité que les vieux dissimulent sous une apparence de fragilité.

— Vous êtes nouvelle.

— Oui.

— Vous allez m'écouter ?

La question portait le poids de dix-huit visites sans réponse. Dix-huit premiers lundis du mois sur cette chaise, devant les mêmes regards condescendants, derrière le même comptoir.

— Oui, madame. Je vous écoute.

Gisèle hocha la tête. Ses lèvres tremblèrent, à peine, un frémissement vite ravalé.

— Mon mari a disparu, dit-elle. Il est sorti le 15 avril. Il devait prendre le train pour aller à l'aéroport. Il n'est jamais arrivé.

Pauline nota.

— Le 15 avril de cette année ?

— Le 15 avril.

Pas d'année. Pauline le remarqua. N'insista pas.

— Il portait quoi ce jour-là ?

— Sa veste brune. Celle en cuir. Avec la poche intérieure où il mettait ses papiers.

— Il allait où ?

— Au Brésil. Il avait toujours voulu y aller.

— Il voyageait seul ?

— Oui. Mais il avait vu Laurent la veille. Laurent Wilmets. Son ami. Ils avaient dîné ensemble. Rue des Tanneurs. C'est chez Laurent.

Pauline écrivait. Et puis sa main s'arrêta.

Elle releva la tête.

— Votre mari s'appelait Maurice, c'est bien ça ?

— Oui.

— Et son ami s'appelle Laurent.

— Oui.

Pauline regarda le PV du mois précédent, ouvert sur son bureau. Celui de Hocquet. Et elle lut la ligne annotée en marge, d'une écriture agacée : « Appelle encore son mari Laurent. Confusion fréquente. »

Pauline reposa le PV. Regarda Gisèle.

— Madame Cornet. La dernière fois, vous avez dit que votre mari portait un foulard bleu quand il est parti. C'est exact ?

— Oui. Mon mari adorait ce foulard. Il le gardait toujours sur lui.

Gisèle toucha le sien.

— C'est le même ? demanda Pauline doucement.

Gisèle la fixa. Ses yeux brillèrent. Du soulagement et de la terreur mêlés.

— Non, dit-elle. J'avais acheté deux foulards identiques. Au même endroit, le même jour. Un pour moi, un pour mon mari. Sauf que celui de mon mari avait une initiale brodée dans un coin. Je sais où il est. Mais personne ne m'a jamais demandé.

Sa voix se brisa sur le dernier mot.

Pauline nota : « initiale brodée ». Rien de plus. L'initiale du prénom de Maurice aurait été un M. Elle ne posa pas la question.

✦

Ce soir-là, Gisèle rentra chez elle.

Elle retira son manteau, le plia sur le dossier de la chaise de la cuisine. Fit chauffer de l'eau pour le thé. S'assit à la table où elle prenait tous ses repas depuis la mort de Maurice. Cette table trop grande pour une personne, avec la chaise vide en face.

Deux chaises vides, en réalité. Celle de Maurice. Et celle d'Isabelle.

Isabelle. Sa fille. Vingt et un ans quand elle avait disparu. Plus de trente ans que la chaise était vide.

Gisèle but son thé à petites gorgées, le regard sur la fenêtre qui donnait sur les toits d'Estaimpuis. La nuit tombait. Les réverbères s'allumaient un par un, traçant des lignes orangées dans la pénombre.

Elle pensa à ce soir, deux ans plus tôt, chez Laurent.

✦

Trois mois après la mort de Maurice, elle avait commencé à vider ses affaires. Armoire par armoire. Tiroir par tiroir. Les chemises, les pantalons, les ceintures, les chaussures qu'il ne mettrait plus.

Au fond de la penderie, un carton que Maurice avait gardé fermé pendant des années. Gisèle l'avait toujours su là, coincé sous des couvertures et des draps d'hiver. Le carton d'Isabelle. Ce que la famille avait conservé après la disparition : des vêtements, un pull, des écharpes, des livres de poche, un guide de voyage sur le Brésil qu'Isabelle avait annoté au crayon. La police n'avait jamais vu ces objets. Personne ne les avait demandés. L'enquête, si on pouvait appeler ça une enquête, s'était arrêtée avant d'avoir commencé.

Gisèle ouvrit le guide du Brésil. Les pages étaient cornées aux endroits qu'Isabelle avait choisis. Rio de Janeiro. Salvador de Bahia. Des exclamations dans les marges, des cœurs, des flèches. L'écriture vive de quelqu'un qui planifie un avenir.

Entre les pages consacrées à São Paulo, une feuille pliée en quatre. L'écriture d'Isabelle, plus serrée, plus nerveuse que les annotations joyeuses du guide. Un brouillon de lettre, raturé par endroits, repris, achevé.

« Laurent, quand tu liras ces mots, je serai déjà dans le train. C'est fini entre nous. »

Gisèle lut le brouillon trois fois, assise sur le lit défait de Maurice. Les doigts sur le papier jauni, à l'endroit où sa fille avait appuyé son stylo.

Isabelle avait voulu rompre. Avant de partir. Le brouillon était là, dans le guide, prêt à être recopié au propre, peut-être déjà recopié. Peut-être remis à Laurent en main propre, ce matin-là, avant de monter dans le train. Peut-être jamais remis du tout.

Laurent avait dit à la police qu'ils étaient encore ensemble, qu'il l'attendait, qu'il espérait son retour.

Gisèle posa le brouillon sur le lit. Puis elle appela Laurent et accepta son invitation à dîner. Elle devait vérifier.

Le dîner, une fois par mois depuis plus de trente ans. Laurent Wilmets, l'ancien petit ami de sa fille, celui qui n'avait « jamais pu l'oublier », celui qui venait à chaque anniversaire de la disparition d'Isabelle avec des fleurs et les yeux rouges.

Toute cette comédie depuis la disparition. Gisèle ne le savait pas encore, ce soir-là. Elle croyait encore à sa douleur. Elle avait pitié de lui, même, de cet homme de la cinquantaine qui vivait seul dans le même appartement, qui n'avait jamais refait sa vie, qui semblait porter le deuil d'Isabelle avec la fidélité d'un veuf.

Le dîner était simple. Soupe, poulet, tarte aux pommes qu'il faisait lui-même, avec la recette de sa mère. Laurent faisait la conversation de sa voix douce, posée, ce timbre rassurant qui endormait les soupçons.

Il mangeait lentement, coupait sa viande en morceaux égaux, essuyait sa bouche après chaque bouchée. Chaque geste mesuré. Rien chez Laurent ne débordait. Gisèle, ce soir-là, y voyait de la délicatesse.

— Encore un peu de tarte, Gisèle ?

— Non, merci. Je vais aux toilettes.

Elle s'était levée. Avait traversé le couloir. Et au lieu de tourner à droite vers la salle de bains, elle avait tourné à gauche. Vers la chambre.

La chambre de Laurent était spartiate. Un lit simple. Une armoire. Une table de nuit. Rien aux murs.

Elle ouvrit le tiroir de la table de nuit.

Des médicaments. Un chapelet. Un paquet de mouchoirs.

Et, tout au fond, caché sous les mouchoirs, un foulard plié avec soin.

Bleu. Motifs floraux. En soie. Et dans le coin inférieur droit, brodé en fil doré, un I majuscule.

Gisèle le reconnut. C'était elle qui l'avait acheté au marché de Bruges, avec le sien, lors d'un week-end dont elle gardait chaque détail en mémoire : le canal, les gaufres, le rire d'Isabelle quand elle l'avait noué autour de son cou. Gisèle avait fait broder l'initiale elle-même, chez une mercière de la rue Haute, quelques jours avant les dix-huit ans de sa fille.

Isabelle le portait le jour de sa disparition.

Et il était là. Dans le tiroir de Laurent.

Gisèle recula d'un pas. Un son lui échappa, un hoquet court, étouffé aussitôt. Elle chercha une autre explication. Une seule. Mais les hasards ne gardent pas un foulard si longtemps, plié avec soin, caché sous des mouchoirs.

Elle referma le tiroir. Elle aurait pu prendre le foulard. S'enfuir avec. Mais si Laurent s'en apercevait, il saurait qu'elle savait. Ses mains tremblaient. Elle les plaqua l'une contre l'autre, les doigts entrelacés, serrés jusqu'à la douleur.

Du couloir, la voix de Laurent :

— Gisèle ? Tout va bien ?

— Oui. J'arrive.

Sa voix ne tremblait pas. Quarante ans de mariage avec Maurice lui avaient appris ça. On ne montre pas sa douleur. On la range.

Elle retourna à table. Finit son thé. Parla de la météo, du jardin, des rosiers qui avaient souffert de la sécheresse. Ses mains restaient posées à plat sur la nappe pour les empêcher de bouger. Laurent débarrassa, fit la vaisselle. Dans la cuisine, il sifflotait.

Quand il la raccompagna à la porte, il lui posa la main sur l'épaule. Ses doigts serrèrent, brièvement, juste assez pour qu'elle sente la pression à travers le manteau.

— Rentrez bien, Gisèle. On se revoit le mois prochain ?

— Le mois prochain. Oui.

Elle marcha jusqu'à chez elle dans la nuit. Ses jambes la portaient par automatisme.

Laurent avait menti. À la police, à Gisèle, à tout le monde. Tout ce temps, il avait gardé le foulard d'Isabelle dans son tiroir et dîné avec la mère de la femme qu'il prétendait attendre. Avec de la tarte aux pommes et de la vaisselle propre.

Gisèle ne savait pas ce qui s'était passé le matin du 15 avril 1995. Mais un homme qui garde le foulard d'une femme disparue, caché dans son tiroir pendant plus de trente ans, cet homme-là sait des choses qu'il n'a jamais dites.

✦

Gisèle n'avait pas dormi cette nuit-là.

Assise dans le fauteuil de Maurice, le brouillon d'Isabelle devant elle sur l'accoudoir, elle avait réfléchi. Longtemps. Avec la lucidité de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Aller à la police ? Elle l'avait fait. Quand Isabelle avait disparu, elle avait crié, supplié, harcelé le commissariat, écrit au procureur du Roi. Trois lettres. La dernière disait : « Ma fille n'est pas partie de son plein gré. Quelqu'un sait ce qui s'est passé. Quelqu'un qui mange à ma table. »

Le procureur avait classé l'affaire. Fugue volontaire d'une personne majeure. Circulez.

Et maintenant ? Le brouillon de rupture montrait que la relation qu'Isabelle entretenait avec Laurent n'était pas celle qu'il avait décrite à la police. Mais un brouillon vieux de plus de trente ans, trouvé dans un guide de voyage, au mieux, on lui accorderait un début de suspicion. Au pire, on lui dirait ce qu'on lui avait toujours dit : vous vous faites des idées, madame Cornet. La solitude. L'âge. Le chagrin.

Et si elle accusait Laurent directement ? La police irait l'interroger. Il nierait. Calmement. Poliment. Avec ce sourire rassurant qu'il avait. Et le foulard disparaîtrait du tiroir le soir même.

Laurent savait ce qui était arrivé à Isabelle. Un homme qui sait ça depuis plus de trente ans peut faire taire une octogénaire qui vit seule. Qui s'étonnerait ? On parlerait de déambulation. De fugue sénile. On classerait l'affaire en quelques semaines.

Gisèle regarda le brouillon devant elle. L'écriture de sa fille, vive, pressée.

Et elle prit une décision.

Si on ne l'écoutait pas quand elle parlait, elle parlerait autrement. Elle sèmerait la vérité là où on ne la cherchait pas. Dans les formulaires. Dans les procès-verbaux. Dans ces documents officiels que tout le monde oubliait sitôt signés, mais qui restaient. Qui dureraient. Qui attendraient.

Elle irait au commissariat chaque premier lundi du mois. Elle raconterait l'histoire d'Isabelle en la déguisant en celle de Maurice. Un indice par visite. Un morceau du puzzle par PV. Et un jour, peut-être, quelqu'un relirait les dossiers dans l'ordre et ferait le lien.

✦

Pauline resta au bureau ce soir-là.

Les collègues étaient partis. Le distributeur de café avait rendu l'âme en fin de journée. La lumière froide des néons bourdonnait au-dessus de sa tête, et la pluie frappait la vitre en rafales irrégulières.

Elle étala les dix-huit PV sur sa table. Les lut dans l'ordre. Avec l'attention qu'on accorde aux choses qui comptent. Et elle ajouta, au bout de la série, les notes de son propre entretien avec Gisèle. Le dix-neuvième témoignage.

Premier PV, mars de l'année précédente. Maurice Cornet, disparu. Sorti de chez lui un matin.

Deuxième PV, avril. Même déclaration. Sauf un détail : cette fois, Maurice portait « une veste brune en cuir avec une poche intérieure ».

Troisième PV, mai. Maurice avait parlé du Brésil la veille de sa disparition. « Il avait toujours voulu y aller. C'était son rêve. »

Quatrième PV, juin. Maurice devait prendre le train. « Le train du matin, celui qui va à Bruxelles-Midi. Pour l'aéroport. »

Cinquième PV, juillet. Maurice avait dîné la veille chez « un ami, Laurent, rue des Tanneurs ». Et dans la marge de Hocquet, cette annotation : « Appelle son mari Laurent. Confusion fréquente. »

Sixième PV, août. Le disparu portait un foulard bleu. « Motifs floraux. En soie. Avec une initiale brodée dans un coin. Un cadeau d'anniversaire. »

Septième PV, septembre. « Mon mari avait vingt et un ans d'espoir devant lui. »

Huitième PV, octobre. « Mon mari voulait écrire à Laurent avant de partir. Pour lui dire que c'était fini. »

Neuvième PV, novembre. Hocquet avait résumé en trois lignes. La citation, elle, tenait une demi-page : le train, le Brésil, Laurent, le 15 avril. Les mêmes mots revenaient, presque dans le même ordre, avec cette précision calme qui n'avait rien d'un égarement.

Du dixième au douzième PV. L'écriture de Hocquet se rétrécissait au fil des mois. Un paragraphe en décembre. Deux lignes en janvier. Une seule en février. Gisèle, elle, revenait au foulard. Elle répétait qu'il n'était pas ordinaire. Qu'il portait une marque dans un coin, une couture, un détail que personne n'avait relevé. « Mon mari ne l'aurait jamais laissé derrière lui. Il le gardait toujours sur lui. » Hocquet avait ajouté en marge : « Obsession pour le foulard. Rien de neuf. »

Treizième PV. Même récit. Hocquet avait écrit : « Répète les éléments. »

Du quatorzième au dix-huitième PV. Les formulaires se vidaient. « Confusion persistante. » « Même récit que le mois précédent. » « Aucun élément nouveau. » Mais entre les guillemets, les phrases de Gisèle tenaient bon. Le 15 avril. Le train du matin. Le Brésil. Laurent. Rue des Tanneurs. Ce n'était pas une mémoire qui s'effilochait. C'était une répétition volontaire.

Pauline posa le stylo.

Vingt et un ans d'espoir.

Maurice Cornet avait plus de quatre-vingts ans quand il est mort.

Vingt et un ans. Ce n'était pas Maurice.

Elle sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux. Prit une feuille vierge et nota chaque détail, mois par mois, en colonnes parallèles. D'un côté, ce que Gisèle disait de « Maurice ». De l'autre, ce que les détails révélaient quand on les lisait autrement.

Veste brune en cuir. Brésil. Train du matin pour Bruxelles-Midi. Laurent Wilmets, rue des Tanneurs. Foulard bleu à motifs floraux avec initiale brodée. 15 avril. Vingt et un ans. Voulait dire à Laurent que c'était fini.

Et dans ses propres notes : « Deux foulards identiques. Un pour moi, un pour mon mari. Celui de mon mari avait une initiale brodée. » L'initiale de Maurice aurait été un M. Pourquoi Gisèle ne l'avait-elle pas dit ? Pourquoi « une initiale », sans la nommer ?

L'histoire d'une jeune femme de vingt et un ans, qui portait une veste brune et un foulard bleu avec une initiale brodée, qui devait prendre le train le 15 avril pour aller au Brésil, qui voulait rompre avec son petit ami, et dont le petit ami s'appelait Laurent et vivait rue des Tanneurs.

Pauline ouvrit le fichier des affaires classées. Tapa les mots : disparition, Cornet, Estaimpuis.

Un résultat.

Isabelle Cornet. Vingt et un ans. Signalée disparue le 16 avril 1995. Devait prendre le train pour l'aéroport de Bruxelles-National, en partance pour le Brésil. Ne s'est jamais présentée à l'embarquement. Classée sans suite. Fugue volontaire d'une personne majeure.

Isabelle. Un I majuscule.

Le dossier tenait en douze pages. Pauline les trouva dans les archives numériques et les lut d'une traite.

La première portait la date du 16 avril 1995 et la mention : « personne disparue ». Isabelle était majeure. Elle avait un passeport valide, un billet d'avion pour le Brésil, un projet de départ connu de sa famille. Très vite, l'hypothèse d'un départ volontaire avait recouvert le reste.

Le dossier disait peu de choses sur Laurent Wilmets. Quelques lignes. Une audition. Un homme bouleversé, jugé coopératif. Rien sur ce qui liait vraiment Isabelle à lui dans les semaines qui avaient précédé sa disparition. Rien qui ressemble à une vérification sérieuse de son appartement ou de ses déclarations.

Il n'y avait aucun inventaire précis des vêtements portés par Isabelle ce jour-là. Aucun relevé d'objets personnels. Les lettres de Gisèle au procureur figuraient bien au dossier, scannées, datées, classées. Elles étaient là depuis le début. Rien n’avait suivi. Pauline comprit que Gisèle n'avait pas seulement été ignorée ces dix-huit derniers mois. Elle l'avait été dès 1995.

Laurent Wilmets, apprenti menuisier à l'époque. Interrogé trois jours après la disparition. Coopératif. Effondré, même. Il avait expliqué que leur relation était solide, qu'il l'attendait, qu'il comptait les jours. Il avait pleuré dans le bureau du policier. « Des larmes sincères », avait noté l'enquêteur dans son rapport.

Le dossier contenait trois courriers de Gisèle au procureur. Le dernier : « Quelqu'un qui mange à ma table. »

Pauline resta longtemps devant les PV étalés. Le bourdonnement des néons emplissait le bureau vide.

Dix-huit mois. Gisèle qui venait chaque premier lundi du mois raconter la même histoire à des gens qui ne l'écoutaient pas. Qui glissait les indices un par un dans des formulaires que le dossier avalait. Qui portait un foulard bleu sous le menton, en espérant que quelqu'un, un jour, ferait le lien.

Pauline pensa à ses propres tentatives au concours de police. À ces jurys qui ne l'avaient pas regardée.

Elle reposa le stylo. Se demanda si elle ne voyait pas ce qu'elle voulait voir. Si sa propre histoire ne lui faisait pas lire dans ces PV un message qui n'existait pas.

Elle relut les PV. Froidement, cette fois. En cherchant la faille, l'incohérence, la preuve que Hocquet avait raison et que Gisèle confondait.

Elle ne la trouva pas.

Elle rassembla les PV, le dossier, ses notes. Les rangea dans une chemise cartonnée sur laquelle elle inscrivit au marqueur noir : CORNET / ISABELLE / 1995.

Puis elle rentra chez elle.

Son appartement était au rez-de-chaussée d'une maison de ville, rue du Château. Elle n'avait emménagé que depuis quelques semaines et ses cartons étaient encore empilés dans l'entrée, étiquetés au feutre dans un ordre que personne d'autre qu'elle n'aurait compris.

Elle posa la chemise sur la table. Se fit un café. Le but debout, appuyée contre le comptoir de la cuisine. Dehors, la pluie avait cessé et l'odeur du bitume mouillé montait jusqu'à la fenêtre entrouverte.

Ses mains étaient calmes.

Elle ne dormit pas beaucoup cette nuit-là. Tard, elle ralluma la lampe et relut la dernière lettre de Gisèle au procureur, celle de 1995. Quelqu'un qui mange à ma table. Cette phrase avait attendu au fond d'un dossier.

✦

Le premier lundi d'octobre, Gisèle ne vint pas.

Pauline attendit toute la matinée. La chaise en plastique resta vide.

— Elle a dû oublier, dit Hocquet en passant.

Pauline ne répondit pas. Elle prit sa veste et sortit.

L'appartement de Gisèle Cornet se trouvait au deuxième étage d'un immeuble sans ascenseur, rue de la Station. Pauline sonna. Sonna encore. L'appartement avait cette immobilité particulière des lieux qu'on a quittés, aucun craquement de plancher, aucun bruit de robinet, rien que la rumeur étouffée de la rue en dessous.

La voisine du palier ouvrit sa porte, une femme d'une soixantaine d'années en robe de chambre, un chat roux dans les bras.

— Vous cherchez Gisèle ?

— Oui. Vous savez où elle est ?

— Elle est partie. Hier matin. Avec une valise. Elle m'a donné ses clés pour que j'arrose les plantes.

— Partie où ?

La femme haussa les épaules. Le chat roux bâilla.

— Elle a juste dit qu'elle avait un voyage à faire. Un voyage qu'elle aurait dû faire il y a longtemps.

— Elle a laissé un courrier pour moi ? Pour le commissariat ?

La voisine hésita. Rentra chez elle. Revint avec une enveloppe.

Sur le devant, d'une écriture tremblante mais lisible : « Pour la policière du lundi ».

Pauline l'ouvrit dans la cage d'escalier, adossée à la rampe.

À l'intérieur, une feuille pliée en quatre, jaunie, l'encre passée mais encore lisible. Une écriture jeune, vive, pressée.

« Laurent, quand tu liras ces mots, je serai déjà dans le train. C'est fini entre nous. Je pars au Brésil et je ne reviendrai pas vers toi. Ne me cherche pas. Ne m'attends pas. C'est ma décision et elle est prise. Isabelle. »

Pauline retourna l'enveloppe. Un mot de Gisèle, écrit au dos, au stylo bleu :

« C'est le brouillon. Isabelle l'avait laissé dans son guide du Brésil. Je l'ai trouvé après la mort de Maurice, dans un carton qu'il avait gardé. Ce brouillon montre qu'Isabelle avait décidé de rompre avec Laurent. Lui a dit à la police qu'ils étaient encore ensemble. Relisez les procès-verbaux dans l'ordre. L'homme qui sait ce qui est arrivé à ma fille vit toujours rue des Tanneurs. Il garde son foulard dans le tiroir de sa table de nuit. Un foulard bleu, en soie, avec un I brodé en fil doré dans le coin droit. I pour Isabelle. C'est moi qui l'avais fait broder.

Je n'ai plus la force de revenir chaque lundi. Mais j'avais encore la force de faire un dernier voyage.

Retrouvez Isabelle.

Gisèle Cornet »

✦

Pauline relut le mot trois fois.

Elle rangea le brouillon et le mot de Gisèle dans une pochette plastique, la scella, la data. Retourna au commissariat. S'assit à son bureau. Et rédigea un rapport circonstancié.

Le brouillon de rupture, qui montrait qu'Isabelle avait décidé de quitter Laurent avant de partir, en contradiction avec la version qu'il avait donnée à la police. Le foulard que Gisèle avait vu dans son tiroir, avec l'initiale brodée de sa fille. L'adresse qu'il habitait toujours. Les dix-huit PV de Hocquet, et ses propres notes, le dix-neuvième témoignage, qui, lus dans l'ordre, racontaient l'histoire d'Isabelle Cornet.

Elle vérifia chaque détail. Chaque date. Chaque nom.

Quand elle eut terminé, elle alla voir le chef de corps.

— J'ai une demande de réouverture d'enquête, dit-elle.

Le chef de corps leva les yeux de son écran.

— Pour ?

— Isabelle Cornet. Disparue le 16 avril 1995. Classée sans suite. J'ai des éléments nouveaux.

— Des éléments de qui ?

— De sa mère. Gisèle Cornet. Elle venait chaque premier lundi du mois signaler la disparition de son mari.

Le chef de corps fronça les sourcils.

— La dame du lundi ?

— Oui.

— Celle qui confond son mari mort avec un disparu ?

— Elle ne confondait rien du tout. Elle semait des indices dans ses dépositions parce qu'on ne l'écoutait pas quand elle parlait directement. Elle l'a fait pendant dix-huit mois. Chaque PV contient un morceau de l'histoire de sa fille.

Il la regardait.

— Montrez-moi, dit-il.

Pauline posa le rapport sur son bureau. Le chef de corps lut. L'incrédulité céda la place à l'attention, puis à la colère.

Quand il eut fini, il reposa les pages sur le bureau. Regarda Pauline.

— Transmettez ça au parquet de Tournai. Ce soir.

— Je recommande aussi une surveillance discrète, dit Pauline. Rue des Tanneurs. Chez Wilmets. Il y a un risque de destruction de preuve. Le foulard est dans la maison. S'il apprend qu'on rouvre le dossier, il disparaît dans l'heure.

— Mettez votre demande dans le rapport. C'est le parquet qui décidera. Mais je vous donne Devos en attendant.

✦

La voiture banalisée se gara dans la rue des Tanneurs à la tombée du jour.

L'inspecteur Devos, un collègue de la brigade locale, prit le premier tour. Pauline resta au commissariat.

Le parquet appela le lendemain en début de matinée. Le magistrat de service avait lu le rapport transmis la veille par Pauline, rouvert le dossier de 1995, lu les trois lettres de Gisèle au procureur. Trois cris dans le vide, rangés dans une chemise cartonnée que personne n'avait rouverte. Vu l'urgence et le risque de destruction de preuve, le magistrat saisissait le juge d'instruction dans la foulée.

Le juge signa le mandat de perquisition en fin de matinée.

Pendant ce temps, Devos surveillait. Laurent n'était pas sorti. La lumière de sa cuisine s'était allumée à l'aube, éteinte une heure plus tard. Les volets de la chambre restaient fermés. Les rosiers se balançaient dans le vent d'automne.

✦

Pauline gara sa voiture rue des Tanneurs en début d'après-midi.

Derrière elle, deux véhicules de la police judiciaire fédérale. Devos était toujours en poste, de l'autre côté de la rue. Il fit un signe de la main. Laurent était chez lui.

Une maison mitoyenne, briques rouges, volets blancs. Un jardin étroit où des rosiers tardifs achevaient de fleurir. On passait devant sans la remarquer.

Laurent Wilmets ouvrit la porte au deuxième coup de sonnette. La cinquantaine, cheveux grisonnants, visage lisse. L'homme qu'on croise au supermarché sans tourner la tête.

— Oui ?

— Monsieur Wilmets ? Inspectrice Cuvelier, zone de police du Val de l'Escaut. Nous avons un mandat de perquisition délivré par le juge d'instruction de Tournai, dans le cadre de la réouverture du dossier Isabelle Cornet, disparue le 15 avril 1995.

Le sourire qui s'était formé sur les lèvres de Laurent n'eut pas le temps d'arriver. Sa bouche resta entrouverte. Ses yeux glissèrent de Pauline aux véhicules garés derrière elle, aux agents en civil qui en descendaient.

— Je… je voudrais appeler mon avocat.

— C’est votre droit. En attendant, nous entrons.

Pauline franchit le seuil. Le couloir propre. La cuisine rangée, une éponge encore humide près de l’évier. Des photos aux murs, des paysages. Aucun visage de femme. En plus de trente ans de deuil affiché, aucun portrait d’Isabelle.

Laurent les suivait. Sa main droite frottait l’intérieur de son poignet gauche, un geste machinal, répétitif, qu’il ne semblait pas remarquer lui-même.

— La chambre, dit Pauline.

L’agent de la PJF ouvrit la porte. Un lit simple. Une armoire. Une table de nuit. Rien aux murs.

Pauline s’approcha de la table de nuit. Ouvrit le tiroir.

Des médicaments. Un chapelet. Un paquet de mouchoirs.

Et, tout au fond, plié avec soin, un foulard.

Bleu. Motifs floraux. En soie. Et dans le coin inférieur droit, brodé en fil doré, un I majuscule.

Pauline ne le toucha pas. L’agent photographia le tiroir ouvert, le foulard en place. Puis il enfila des gants, sortit le foulard, le déposa dans un sachet à scellés.

Pauline se retourna.

Laurent se tenait dans l’encadrement de la porte. Son visage s’était vidé. Plus de sourire. Un visage vieilli d’un coup.

Il regardait le foulard dans le sachet plastique. Ses lèvres bougèrent. Aucun son n’en sortit.

— Monsieur Wilmets, dit Pauline. En 1995, vous avez déclaré à la police qu’Isabelle et vous étiez encore en couple au moment de sa disparition. Nous avons un brouillon de lettre, de la main d’Isabelle, qui montre qu’elle avait décidé de rompre avec vous et de partir seule au Brésil. Qu’est-ce qui s’est passé le matin du 15 avril ?

Le néon du couloir grésillait. Dehors, le vent faisait claquer un volet chez le voisin. L’agent de la PJF attendait, le sachet à scellés dans les mains.

Laurent ouvrit la bouche. La referma.

— Je voudrais mon avocat, dit-il.

Sa voix avait changé. Plus basse. Fêlée.

Pauline fit signe aux agents. Laurent fut mis à la disposition du juge d’instruction pour audition.

✦

Dehors, la pluie avait repris. Fine, persistante, typique du Hainaut en automne.

Pauline resta un moment devant la maison. Les rosiers se balançaient dans le vent. Les briques rouges luisaient sous la pluie. La rue était calme. Les voisins avaient entrebâillé leurs rideaux, puis les avaient refermés.

L'agent de la PJF sortit avec le sachet à scellés et le déposa dans le coffre du véhicule. Un foulard bleu, en soie, avec un I brodé en fil doré. Acheté au marché de Bruges. Plus de trente ans dans un tiroir.

Pauline monta dans sa voiture. Posa les mains sur le volant. Les essuie-glaces balayaient le pare-brise.

Elle pensa à Gisèle.

Quelque part au-dessus de l'Atlantique, ou peut-être déjà arrivée. Son foulard bleu noué sous le menton. Le même modèle, acheté le même jour, au même étal. Sans l'initiale. Sans le fil doré. Ses doigts posés sur ses genoux, immobiles pour la première fois depuis dix-huit mois.

Il restait à retrouver Isabelle.